

Carole, Raymond, Gilberte

Claude Mathieu

Volume 4, numéro 24, juin-juillet 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathieu, C. (1962). Carole, Raymond, Gilberte. *Liberté*, 4(24), 459–466.

CLAUDE MATHIEU

Carole, Raymond, Gilberte

Aimées des touristes et des peintres de panneaux-réclames, les Laurentides prodiguent hiver comme été des leçons diverses: le ski et la gastronomie, l'ichtyologie et l'alcoolisme, le mauvais goût — rarement le bon — et la poudre aux yeux, la géologie et la mode féminine: c'est le grand livre de la nature, quoi! Voilà les thèmes majeurs capables d'exciter la verve de quelque contemporain de l'humanité, que je ne suis pas, et de former le message essentiel, comme on dit aujourd'hui, d'un bel ouvrage: *Psychose des Laurentides*.

J'y lirais avec plaisir un chapitre sur les moyens que certains mettent en oeuvre pour sauvegarder un minimum de tranquillité nécessaire à l'exercice de la vertu. J'ai dit *de certains*: c'est un fait que tous ne ressentent pas ce souci. Les hommes se révèlent des animaux si sociables qu'ils n'ont de cesse qu'ils ne se retrouvent dix sur vingt-cinq pieds carrés de plage et que le sable ne disparaisse sous des chairs molles et vieilles à point qui, comme un fromage fait, y coulent plus qu'elles ne s'y étendent; y aurait-il tant de personnes qui ne peuvent jouir chez elles, en toute propriété, d'une douche et d'une baignoire? Puis, quand on quitte la plage, on se retire dans de minuscules maisons qui s'épaulent presque les unes les autres, de sorte que le voisin connaît toute votre intimité, de vos borborygmes d'avant les repas à la fessée du benjamin.

Pourtant, le découvreur du site, solitaire, y connut sans doute l'émerveillement adamique; supposons que c'était un amateur de camping familial; séduit, il revint deux années de suite s'y dé-

nuder dans des maillots Jantzen, y faire rôtir avec science, une demi-heure sur le dos, une demi-heure sur le ventre, ses jambes et son torse bleus; c'est là qu'il tenta d'effacer la marque rouge (découpez au pointillé) de son col et de sa cravate, indice auquel on reconnaît à coup sûr le citadin. (Comme le collier dont parle La Fontaine, la cravate symbolise-t-elle la sujétion? Il y en a pourtant de bien jolies). Puis, avec l'accroissement de la famille, notre amateur renonce à la tente pour construire un chalet susceptible d'agrandissements en tous sens.

Mais l'homme, incapable, c'est bien connu, de taire ses bonnes fortunes, ne peut pas non plus cacher ses villégiatures, surtout si elles prouvent son flair.

— Mon cher, j'ai trouvé le petit coin de forêt et de lac le plus secret des Laurentides. Oh la la! que c'est beau! Et tranquille avec ça! Trois heures de portage me défendent de la civilisation.

Mais, hélas, pas des visites.

Alléché par les airs de gourmandise du découvreur, par ses yeux au ciel, doigts sur la bouche, claques sur la cuisse, et désireux de manifester que la véritable amitié fait litière des distances, des obstacles et des forêts, l'ami se tape le parcours en auto et les trois heures de portage. Le site l'enthousiasme. Il achète le terrain voisin:

— Nous irons à la pêche ensemble.

Par malheur, l'ami a des amis et des enfants mariés qui ont aussi des amis en plus de leurs rejetons. Quant au reste, la tradition orale s'en charge.

Il faudra désormais à peine quelques années pour que tout le rivage porte une variété de cahutes montées en papier-brique, en pierres artificielles ou en faux-bois par des bricoleurs de week-end et disposées autour du restaurant-épicerie-salle de danse revêtu de réclames de caca-lala. Jour et nuit des juke-boxes tonitrueront *Rock Around The Clock* pendant que de grandes filles maigres feront sauter en cadence tout ce qu'elles ont d'os et de peau hâlée — pas mal d'ailleurs.

La pollution du lac obligera bientôt les propriétaires de chalets, au moins ceux qui en ont les moyens ou bien qui, ne les ayant pas, jouissent un peu partout de *facilités de crédit* et de *termes faciles*, à se faire creuser des piscines très chères qui leur donneront l'illusion de se transformer en vedettes de Hollywood.

Il reste une étape, celle du grand hôtel. Il viendra répandre sur la plage les ventres bedonnant du Canada et des Etats-Unis que les articles de *Holiday* et d'*Esquire* dirigent au doigt le long des itinéraires américains.

Et notre amateur de camping familial? On lui a laissé le plus beau site, celui qu'il avait choisi sur le bord du lac. C'est le moins qu'on pouvait faire. Il n'a plus maintenant qu'à essayer de protéger une infime ration de silence et de solitude par des haies d'arbustes à pousse rapide. Si le *rock* en traverse le tamis trop lâche, le campeur émigre, redécouvre et repeuple. A moins que sa progéniture devenue grande ne s'y refuse, qui se plaît bien à la salle de danse et à ses danseurs.

Quant aux touristes américains, s'ils se contentent du Canada, c'est que, *petits fonctionnaires, petits commerçants, petits employés, leurs petits moyens* ne leur permettent pas d'aller exhiber dans les Iles grecques ou en Scandinavie, hauts-lieux du tourisme ces années-ci, leurs caméras et leurs chemises à palmiers. *Plus américain que ça, on meurt*, dit quelque part Nicole Védres.

A ma connaissance, plus qu'en Scandinavie encore, tout le monde, le beau et le demi, tout le monde, voyons, cet été est allé aux Iles. On n'a plus besoin de préciser; quiconque a tant soit peu d'usage sait d'emblée que ce ne sont ni les Antilles, ni les Açores, ni les Baléares, ni les Marquises, ni les Sandwich, ni les Bahamas, ni..., ni..., ni, surtout, les Iles britanniques, mais les Iles grecques qui ont absorbé des cargaisons de touristes. On a dit de plus en plus, en guise de bonjour, *Kalimera*, avec un beau sourire et un vilain accent. Oui. Quelques bons films et romans, quelques articles de revue ont dirigé sur la *mer vineuse*, les blasés des côtes, qu'elles fussent d'azur, d'or, d'ivoire, d'argent, d'émeraude, vers le soleil cruel, le roc nu et les murs blancs de la mer Egée. Tout le monde s'y est rendu — sauf moi qui aurais pourtant bien aimé aller y embrasser quelques vieilleries: inscriptions, pierres sculptées, tambours de colonnes. Et y voir la tête des vieilles Grecques sous leurs voiles noirs, quand une blonde Américaine en cheveux leur demande, l'air déçu:

— *Is that pile of old broken stones the only remains of the temple of Apollo?*

Chose curieuse, l'instinct grégaire n'atteint pas seulement les hommes mais aussi les objets. Qu'on me croie, j'en sais quelque chose.

J'ai été, cette année, obligé d'habiter l'hôtel pendant un mois et demi. J'y arrivai avec quelques sacs seulement: du linge, des objets de toilette, quatre livres, sûr de ne manquer de rien ou décidé à me passer de tout, de peur d'alourdir mon départ. Pour six semaines, n'est-ce pas, on peut faire des sacrifices.

Cela a commencé par de la papeterie; la mienne, emballée dans des caisses avec bien d'autres menus trésors, gisait à quarante milles de là dans une cave familiale; quant au papier de l'hôtel, il faut croire que son format, sa couleur, son monogramme ou je ne sais plus trop quoi ne me plaisait pas. Je me suis donc trouvé un beau matin possesseur d'une écritoire, de cent feuilles, de cinquante enveloppes et d'un bloc de papier pelure avec enveloppes idoines.

Dès les premiers jours, il m'apparut clairement que je ne m'habituerai jamais aux minuscules pains — *biscuits* serait plus juste — de savon dont ces sortes d'endroits sont prodigues; en demanderiez-vous cent qu'on vous les donnerait sur l'heure, et avec le sourire; mais demandez un vrai, un gros pain de savon, on ne comprend plus, vous parlez le xixième, vous passez pour celui qui, vraiment, vient de loin et n'est jamais descendu à l'hôtel. Donc, je m'offris des savonnettes tout confort et qui tiennent bien dans la main; il fallut évidemment que je leur assortisse éponges et gants de toilette.

Puis il m'arriva des visites. Ennuyé de ne pouvoir servir à boire sans descendre au bar ou faire monter les consommations, j'organisai une petite cave à liqueurs, rudimentaire bien sûr, mais capable de faire goûter mon hospitalité. Hélas, j'ai plaisir à boire certains alcools coupés de jus de fruits: on a ainsi l'illusion que c'est tellement sain et qu'on dupe avec succès un foie délicat; je me procurai donc une provision de jus en conserve (j'ai la sottise manie des provisions). Et un ouvre-boîtes. Et des verres. Et des pots à jus. Et de l'eau de Vichy.

Que les employés des postes fassent bien leur travail, rien n'est plus certain; ils firent suivre mon courrier scrupuleusement; les revues prirent une bonne partie d'un tiroir, à côté de la papeterie neuve. Les réclames d'éditeurs et de libraires, qui me parvenaient sans défaillance, se concertèrent pour m'annoncer la parution simultanée de plusieurs ouvrages qui me tenaient à cœur: ils occupèrent le reste du tiroir.

Et que dire du café qu'il faut bien pouvoir se faire à sa vo-

lonté et à son goût, des chaussures à polir, etc? Qu'on se contente de savoir que je quittai l'hôtel avec quatre fois plus de lest, au moins, qu'à mon arrivée et que je fis des prodiges pour entasser mes richesses dans ma voiture, qui n'est pas grande, il est vrai.

Tout autour de nous, quand nous avons le dos tourné ou l'esprit ailleurs, les objets s'attirent, s'accouplent, prolifèrent, pululent. A moins que notre seule présence suffise à les susciter. La publicité nous a créé tant de besoin et le superflu, comme dit l'autre, est tellement plus nécessaire que le nécessaire que les objets naissent automatiquement sur notre passage. Et on ne peut pourtant pas en jeter, comme on dit, ça peut toujours servir. Avec cette chanson, une famille de quatre personnes, après vingt ans de vie commune, a besoin d'un appartement de dix pièces; et c'est au déménagement qu'elle connaît l'étendue de sa fortune. Bon.

Pour en revenir à moi, ce moi haïssable (je mens), je crains bien, une fois mes choses déballées et revenues au jour, de me rendre compte que j'ai du papier à lettres pour cinq ans et assez de pots à jus pour en faire des cadeaux.

Mais je suis à cent lieues de mon propos; imaginez qu'au début de cette chronique, je voulais parler de la pérennité de l'écriture. Rien que ça.

— De de la pérennité de l'écriture? Mais quel rapport avec votre titre, idiot d'ailleurs, avec votre exorde tellement partial sur les Laurentides et avec votre bavardage sur les Iles grecques qui manifeste de façon transparente que pour vous les raisons sont trop verts?

— Vous verrez, il y a un rapport, au moins avec les Laurentides. Je recommence donc.

Dans les Laurentides, l'automobiliste qui prend son temps peut repérer du coin de l'oeil, sur chaque rocher qui borde la route, le *corpus inscriptionum* le plus varié qui se puisse trouver. Rares les parois vierges: c'est alors qu'elles étaient inaccessibles ou trop rugueuses. Mais le reste, tout le reste, a reçu la marque de l'homme: des inscriptions de toutes sortes peintes en blanc, parfois en rouge. Il ne faut pas s'en étonner: où qu'il aille, l'homme transforme le paysage s'il y séjourne, et, s'il ne fait que le traverser, trahit son passage en laissant sa signature; il suffira de rappeler pour preuve les boîtes de conserve et les papiers gras qui ja-

lonnent les endroits vantés pourtant comme les plus sauvages. Où peut-on encore s'égarer ici-bas?

Quant à moi, qui suis amateur d'inscriptions antiques, les modernes ne me laissent pas indifférent: j'en transcris la fine fleur sur mon carnet, au hasard des promenades, pour en colliger une anthologie.

Il me faut avouer qu'après une enquête à vrai dire rapide, les routes laurentiennes m'ont livré peu de pièces remarquables. Je n'espérais évidemment aucune inscription galante ou scabreuse: ce genre fleurit dans les lavabos publics — ces deux mots accolés mériteraient un poème, comme aussi l'expression *affection cutanée* —, unique endroit où les chalands se sachent assez seuls et à l'abri des regards pour se laisser aller à cet exhibitionnisme solitaire qui décore ou souille les murs, selon le talent de l'auteur.

Malgré la pauvreté de la moisson, en qualité, non en quantité, j'ai quand même appris sur la route de Sainte-Marguerite, en pleine villégiature québécoise et parmi les villas d'allures suisses ou américaines, que *Buddha saves*. Propagande subversive d'une secte bouddhiste dans la province? Le gouvernement y aurait vu. Parodie de *Jesus saves* par un bon Canadien français et catholique qui aurait renié le langage de ses ancêtres? De toute façon, Bouddha menace notre langue et notre foi, dont les fleurons sont si glorieux.

En outre, l'angoissant problème du triangle s'est posé à moi tout au long de la route 11. De rocher en rocher, à des intervalles plus ou moins grands, se répètent inlassablement trois prénoms: Carole, Raymond, Gilberte. Quelle alliance assez grave pour mériter des commémorations si publiques et si fréquentes ces prénoms réunis rappellent-ils? Quels rapports unissent les membres de ce trio qui, pour s'immortaliser, n'a rien trouvé de mieux que parcourir nuitamment les Laurentides avec une brosse et un sceau de peinture? Sont-ce deux soeurs et leur frère, le père et ses filles, l'oncle et ses nièces, ou bien un ménage à trois? Que le nom de l'homme soit encadré me porterait à le croire. Mais qui est l'amant et qui est l'épouse? A moins que les deux femmes... Voilà les questions qui ne me laissent plus de répit depuis que j'ai noté cette guirlande de signatures qui festonne toute la route. La forme elliptique du texte et l'infinie variété des combinaisons possibles n'assurant aucune solution certaine, notre imagination a tout loisir de tricoter selon son humeur des romans divers. Mais

c'est à mon vif plaisir que ce trio ou ce triangle, à votre choix, garde son mystère, malgré l'éclatante publicité dont il a voulu protéger son secret.

Il n'en est pas de même pour un autre touriste qui, lui, n'a pas craint de livrer au grand public son identité en marquant sa visite d'une immortelle inscription:

LA "MITE"
THE MAN OF SAN ANTONIO
TEXAS

Lisant peu de journaux, voyant peu de monde, j'avoue à ma courte honte que je n'ai nullement eu connaissance du passage chez nous de l'Homme de San Antonio, joliment surnommé *la mite*. Et je le regrette amèrement: c'était peut-être un causeur exquis, un voyageur lettré, un conteur d'anecdotes (je les adore). Pour le bon renom de notre hospitalité, j'espère que ni la radio ni la télévision n'ont tu sa visite et qu'un orphéon est allé le reconduire. En tout cas, j'ai été bien content d'apprendre, même après coup, son passage. Souhaitons qu'il se soit plu chez nous et qu'il nous revienne. Mais il ferait bien alors de nous prévenir: il y gagnera à la réception.

Que dire maintenant des couples qui, dédaigneux du triangle, se sont contenté d'écrire avec amour deux noms pour perpétuer leur entente? Il sera triste pourtant, après l'inévitable rupture, de ne pouvoir effacer à la térébenthine sur le rocher trop rugueux des souvenirs du temps naguère devenus inopportuns: tout le monde le sait, les écrits restent. Il faudra que les deux parties, parcourant isolément les routes laurentiennes, aient sans cesse sous les yeux, source de mécontentement ou d'émotion, le rappel d'un amour qui se prétendait sans doute indéfectible.

Je passe maintenant sous silence toutes les autres inscriptions, moins intéressantes, me semble-t-il: dates, marques de commerce, réclames gratuites, noms géographiques, dont l'abondance fait croire que tout le monde, la nuit, se promène dans cette région inconnite sous le déguisement du peintre-*"lettriste"*.

Si, dans ses manifestations les plus innocentes, le désir de durer revêt tant de force, c'est qu'il s'appuie sur une certitude non moins forte, celle de notre fragilité: antinomie humaine la plus obscure et la plus profonde. C'est là l'instinct de conservation, mais prolongé par une cible située à des générations, à des siècles de distance dans le temps. Certains ont trouvé comme solution de

faire des enfants, d'autres des oeuvres d'art; d'autres encore attendent une survie. Beaucoup misent sur les trois tableaux; mais, au fond, c'est toujours le même jeu; espérons que l'un des trois, au moins, sortira gagnant.

A leurs risques et périls, les Anciens accomplissaient des actions d'éclat pour laisser d'eux-mêmes un souvenir que transmettaient les poètes par leurs oeuvres et les lapicides par leurs monuments. Mais il y a aussi les autres, ceux dont l'état était trop gris pour que la chronique citât leur vie, ou ceux dont elle n'a retenu que la face officielle; de l'existence de ceux-là, les inscriptions rappellent certains moments choisis qui traversent les siècles et leur lot de guerres et de cataclysmes; instants simples, humbles mais humains, l'immortalité s'empare d'eux comme de la Joconde ou de la Guerre de Cent Ans. Sous Auguste, un petit marchand de gâteaux meurt à Rome pleuré des siens; un jeune Pompéien de six ans relève à ses frais (dit-il) un temple d'Isis; un voyageur de commerce campanien, de son lit, trace avec son ongle, sur le mur de l'hôtel, qu'il s'ennuie de sa femme; M. Beyle, Grenoblois de naissance et Milanais par amour, écrit en code sur la ceinture de son pantalon qu'il souffre parce qu'il vieillit.

Bouteilles jetées à la mer de l'éternité. Elles livrent à de bien lointains rivages des dépêches sans importance au regard de la grande histoire, car elles ne changent rien à la face du monde; mais elles peuvent changer celle de notre coeur.

Claude MATHIEU

COURRIER

LIBERTE, la grande revue canadienne, consacre et situe Borduas, un très réellement grand artiste, dont Robert Elie apporte témoignage. Yves Préfontaine croit à l'âge de raison du jazz, grâce à Gil Evans. L'important est que cette revue donne une idée juste et exacte du nouveau Canada français. Que d'enseignements pour nous!

Revue parlementaire,
Paris, 30 mars 1962.